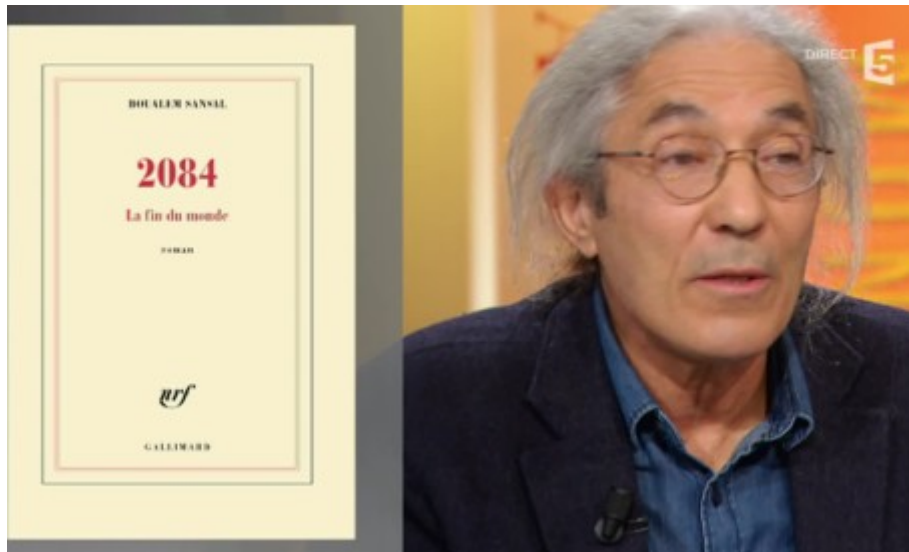


# Entretien avec mon libraire à propos de l'islam



Il est charmant, beau garçon, du bon côté de la quarantaine et sa boutique sent bon les livres, uniquement les livres, tous les livres, même ceux qui ne sont pas politiquement corrects. C'est donc dans cette librairie que je vais régulièrement.

J'ai découvert Boualem Sansal avec la parution toute récente de **2084 La fin du monde**. J'ai eu l'occasion de voir celui qui n'a pas eu le Goncourt 2015, des airs de vieux soixante-huitard, longs cheveux gris attachés en catogan, lunettes rondes à la John Lennon, sourire amusé. Son roman, comme il nous en avertit, n'est bien sûr qu'une fiction : *le lecteur se gardera bien de penser que cette histoire est vraie ou qu'elle emprunte à une quelconque réalité connue. Non, véritablement, tout est inventé. ... le récit se déroule dans un futur lointain, dans un univers lointain, qui ne ressemble en rien au nôtre.*

C'est pourquoi je l'ai lu d'une traite. J'aime être dépaylée, j'aime frissonner en sachant que c'est pour de faux.

Je suis donc retournée ravie voir mon libraire et lui demander d'autres romans du même auteur car véritablement, je venais de découvrir un grand, un poète, un visionnaire.

La conversation s'est engagée sur **2084**, et, mis en confiance,

mon libraire s'est risqué:

-« Qui aurait dit qu'on revivrait ça à notre époque! Boualem Sansal décrit parfaitement le poids de la religion ... »

C'est vrai. En exergue de l'ouvrage, on peut lire ces mots:

*« La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité. »*

Pourtant, si le roman se veut une fable, une autre fable à la suite du roman d'Orwell, sur le risque toujours présent, toujours actuel, d'un enfer totalitariste, force est de reconnaître que c'est de l'Islam qu'il est question dans ce roman, et que Boualem Sansal n'essaye en aucun cas de le dissimuler.

-« de religion? hmmm... » je fais, l'air à moitié satisfait, histoire de ne pas laisser passer l'occasion.

- « enfin de l'Islam », poursuit-il, « il faut bien reconnaître que c'est ...euh.. hmmm...de l'Islam qu'il est question dans le roman ».

Ça y est, c'est sorti.

-« En effet », dis-je, en m'efforçant de garder à notre conversation le ton de la légèreté. « On pense davantage à l'Islam et à Daech qu'au Dalai Lama. »

Pour ceux qui n'ont pas encore lu le roman, je vous laisse juge: « *Yölah est grand et Abi est son fidèle délégué* » dit le narrateur page 17 , et plus loin page 57 : *La vraie sainte religion, l'Acceptation, le Gkabal, consiste en ceci et seulement ceci: proclamer qu'il n'y a de Dieu que Yölah, et qu'Abi est son délégué.* » On s'y tromperait.

Encouragé, le libraire poursuit sur sa lancée: « il faut bien dire que c'est l'Islam qui pose problème aujourd'hui. »

Ne souhaitant pas le brusquer, je ne lui rétorque pas que ça ne date pas d'aujourd'hui et je continue à sourire de l'air de quelqu'un qui attend la suite:

Jugeant sans doute ses propos trop téméraires, mon libraire adopte une stratégie de repli sur le terrain du relativisme, attitude que l'on voit fréquemment lorsque nos compatriotes se risquent à critiquer l'islam, qui consiste à le comparer au

christianisme pour les renvoyer tous deux dos à dos. Il ajoute donc:

-« Nous aussi, nous avons eu nos guerres de religion... »

-« Raison de plus pour ne pas recommencer, » je réponds, toujours sur un ton léger. « On ne peut pas dire que nous n'avons pas été prévenus. »

Il acquiesce.

Je me permets de faire ici un aparté ici. La situation qu'a connue la France au XVI<sup>e</sup> siècle quand Catholiques et Protestants s'entre-déchiraient n'est en rien comparable à l'univers de la fable de Boualem Sansal. Au contraire. En 2084, le monde est en paix.

Et tout d'abord parce qu'en 2084, il n'y a qu'un seul Etat, l'Abistan, une théocratie planétaire. Contre qui les Abistanais se battraient-ils? Ils ne font qu'un dans un pays unique.

Ensuite, ils ne font qu'un dans une identité commune mise en place par un même conditionnement:

*jamais au grand jamais il n'a été fait en Abistan obligation de croire...on lui (l'enfant) imposait le comportement du parfait croyant, c'est tout. ..On le formerait dès la prime enfance et, avant que la puberté pointe à l'horizon et révèle crûment les vérités de la condition humaine, il serait devenu un parfait croyant, incapable d'imaginer qu'il pût exister une autre façon d'être dans la vie. (page 45).*

Identité commune, enfin, d'autant plus facile à construire que l'Histoire des Hommes, dans sa complexité, dans sa diversité, dans son énergie, dans sa dynamique, dans ses convulsions, dans ses avancées, a été effacée ou plutôt « a été réécrite et scellée de la main d'Abi. Ce qui de l'ancien temps avait pu s'accrocher au fond des mémoires expurgées...alimentait de vagues délires chez les vieux atteints de démence. Pour les générations de la Nouvelle Ere, les dates, les calendriers, l'Histoire, n'avaient pas d'importance...le temps en entier tient dans la main de Yölah. (page 23)

Et comment les Abistanais se battraient-ils, en eussent-ils la

nécessité, puisqu'ils n'ont plus de volonté: *la vraie foi est dans l'abandon et la soumission (page 81)*

-« Cependant », je poursuis, « il ne me semble pas qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, il y ait eu de part et d'autre, la volonté de tuer la connaissance, de prôner l'ignorance comme Boualem Sansal le décrit si bien dans son roman. *Il (Yölah) fait les choses, il décide de leur signification, il instruit qui il veut (page 23).*

L'amnésie, la dystopie, l'a-chronie, ont comme corollaire l'ignorance érigée en sagesse suprême. A cet homme nouveau, il convient de créer un langage nouveau, l'*Abilang*, langue sacrée qui pour parachever l'appauvrissement de la pensée, se compose exclusivement de mots d'une seule syllabe. Pauvreté de pensée, pauvreté du langage. Des monosyllabes. Qu'est-il besoin de plus? *Si d'aucuns avaient pensé qu'avec le temps et le mûrissement des civilisations, les langues s'allongeraient, gagneraient en signification et en syllabes, voilà tout le contraire: elles avaient raccourci...s'étaient réduites à des collections d'onomatopées et d'exclamations, au demeurant peu fournies, qui sonnaient comme cris et râles primitifs, ce qui ne permettait aucunement de développer des pensées complexes...(page 103)*

Avec le récent exemple de Palmyre ou les dernières attaques de notre Ministre contre ce qui reste dans l'Education Nationale de la transmission des savoirs, il est difficile de ne pas être d'accord. Mais je ne développe pas. Je ne profite pas de l'occasion pour confier à mon libraire que dorénavant dans nos écoles laïques, lorsqu'un fait scientifique sera en contradiction avec un fait religieux, le professeur ne devra pas préconiser le premier au détriment du second. Je sens que mon libraire a déjà fait un gros effort.

D'autant plus qu'il acquiesce.

Je lui demande alors quels autres ouvrages du même auteur il a en magasin. « Je voudrais le connaître davantage », poursuis-je. J'ai été étonnée de découvrir qu'il vivait en Algérie, je n'aurais pas pensé que cela lui fût possible d'écrire de tels livres et de vivre là-bas. « Parce que », je continue,

« regardez comme nous-mêmes avons du mal à nommer les choses, comme nous nions, minimisons, relativisons, alors que lui ne dissimule pas et , me semble-t-il, prend de vrais risques. On dirait que l'Occident a peur de nommer ce qu'il vit. »

Il me regarde, hésitant, et, sans doute en partie par politesse, hoche la tête comme pour dire qu'il est d'accord.

Et je rajoute avant de régler mes achats:

-« Pire même. On voit aujourd'hui les technologies de pointe, fruits de siècles de recherches et de découvertes scientifiques, comme l'ordinateur, internet, les réseaux sociaux, être utilisées par Daesh pour rétablir l'obscurantisme. Je crois bien que c'est un fait sans précédent dans l'Histoire. »

Et comme il me regarde l'air à la fois approbateur et consterné, que je l'aime bien et que je ne veux pas lui gâcher le week-end, je conclus: « ah mon bon monsieur, on vit une époque! »

Il rit. Moi aussi. Car comme nous en a avertis l'auteur: *C'est une œuvre de pure invention. Le monde de Bigaye que je décris dans ces pages n'existe pas et n'a aucune raison d'exister à l'avenir, tout comme le monde de Big Brother imaginé par maître Orwell...n'existait pas en son temps, n'existe pas dans le nôtre et n'a réellement aucune raison d'exister dans le futur.*

Je paye. Il est content, moi aussi, comme pour donner raison à la morale de ce conte pour adultes: « *Dormez tranquilles, bonnes gens, tout est parfaitement faux et le reste est sous contrôle.* »

**2084 La fin du monde** de Boualem Sansal chez Gallimard.